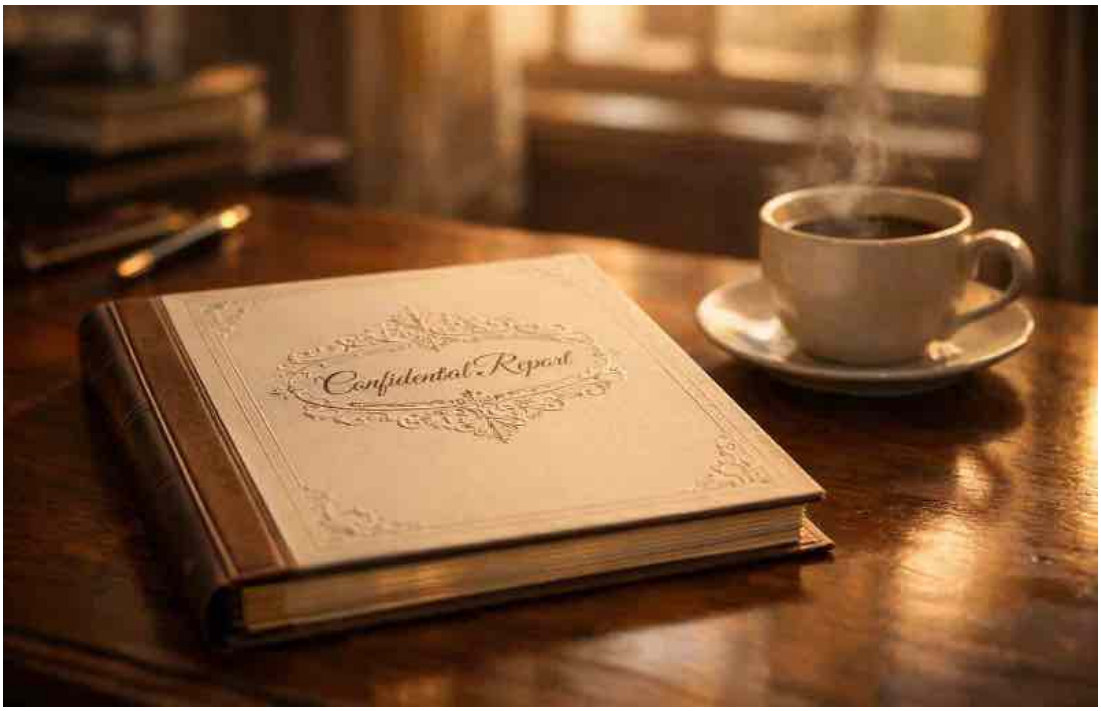
Une bible de série, c’est d’abord un objet qu’on a envie de prendre dans ses mains



Vous avez passé six mois à écrire votre bible de série. Peut-être un an. Vous l’avez retravaillée, relue, fait relire. Vous y avez mis tout ce que vous aviez. Et un matin, vous l’envoyez. Elle arrive sur le bureau d’un producteur, entre vingt autres. Vingt enveloppes. Vingt projets. Vingt auteurs qui y croient autant que vous.

Qu’est-ce qui fait qu’il ouvre la vôtre ?

Un paquet de feuilles cornées dans une enveloppe déchirée

On va commencer par quelque chose que personne ne dit jamais dans les guides d’écriture, les manuels de scénario et les formations en ligne. On va parler de l’enveloppe.

Parce que parfois — et j’exagère à peine — on reçoit un paquet de feuilles cornées dans une enveloppe déchirée. Des pages imprimées en mode brouillon, mal agrafées, avec un titre en Times New Roman corps 12 et rien d’autre. Pas de couverture, pas de mise en page, pas le moindre signe que l’auteur a pensé à la personne qui allait ouvrir ce pli.

Tout le monde ne sort pas d'une école de design, et personne ne vous demande un objet de luxe. Mais une bible, c'est un objet. Un objet qu'on prend dans ses mains, qu'on feuillette, qu'on pose sur une table basse ou qu'on glisse dans un sac pour le lire dans le train. Et cet objet doit dire, avant même qu'on lise la première ligne : quelqu'un a pris soin de ça. Quelqu'un a pensé à moi.

Ça fait vieux jeu ? Peut-être. Mais ça compte. Ça compte énormément.

Vous ne savez absolument pas sur quoi l'autre va lire votre travail

Là, je vais aller à contre-courant de tout ce qu'on vous dit ailleurs. Tout le monde vous recommande d'envoyer un PDF. C'est propre, c'est pratique, c'est moderne. Le problème, c'est que vous ne savez absolument pas sur quoi l'autre va lire votre travail.

Son téléphone, coincé entre deux stations de métro. Sa tablette, celle que ses enfants utilisent pour regarder des dessins animés. Son ordinateur portable, avec trente onglets ouverts et une réunion Teams dans cinq minutes. La télé du salon, pourquoi pas. Vous ne contrôlez rien. Votre mise en page soignée devient un chaos de zoom et de scroll. Vos belles doubles pages deviennent une colonne étroite illisible.

Un document imprimé, relié, envoyé par la poste — vous contrôlez tout. Le format, le papier, la typo, les marges, les respirations. Vous décidez de l'expérience de lecture. Et surtout, votre bible ne disparaît pas dans une boîte mail entre trois factures et un spam. Elle est là, sur le bureau. Physiquement. Elle existe.

Vous n'êtes plus à votre bureau

Maintenant, parlons de ce qui est à l'intérieur.

Une bible de série, ce n'est pas un dossier technique. Ce n'est pas un business plan narratif. Ce n'est pas un document qu'on lit avec l'œil d'un financier en cochant des cases : concept, check. Personnages, check. Arène, check. Format, check.

Une bible de série, ça doit vous emmener ailleurs.

Vous êtes assis à votre bureau, il est seize heures, vous avez lu trois projets

depuis ce matin, deux étaient corrects et un était mauvais, vous êtes fatigué, votre café est froid. Vous ouvrez le quatrième. Et au bout de trois pages, vous n'êtes plus à votre bureau. Vous êtes dans la série. Vous riez si c'est une comédie. Vous avez les poils qui se hérissent si c'est un polar. Vous voyez les personnages. Vous entendez les dialogues. Vous avez envie de savoir ce qui se passe à l'épisode suivant alors que l'épisode suivant n'existe pas encore.

C'est ça, une bible qui marche. C'est un bon livre. Ce n'est pas un résumé, ce n'est pas une fiche, ce n'est pas une note d'intention — c'est une promesse tenue en quinze pages. La promesse que cette série existe déjà quelque part, dans la tête de quelqu'un qui sait exactement où il va, et qu'il ne reste plus qu'à la fabriquer.

Rien ne se joue en un seul envoi

Ça arrive. Ça arrive souvent, même. L'histoire ne vous transporte pas. Le concept manque de carburant. Les personnages ne décollent pas. Ça ne veut pas dire que c'est nul — ça veut dire que ce n'est pas prêt, ou que ce n'est pas pour vous.

Mais si l'auteur vous a traité avec respect — si l'objet était soigné, si l'écriture était tenue, si vous avez senti que quelqu'un avait pensé à vous en préparant ce document — alors vous ne jetez pas. Vous gardez le nom. Et vous lirez son prochain projet. Parce que dans ce métier, rien ne se joue en un seul envoi. Une bible qui ne trouve pas preneur aujourd'hui, c'est le début d'une relation avec un producteur qui vous lira demain.

Le respect du lecteur, c'est le premier acte d'écriture.

L'arène, les arches, le format — oui, tout ça est important

L'arène, les arches narratives, le format, le synopsis du pilote, les fiches personnages — oui, tout ça est important. Indispensable, même. Mais ce sont des outils. On les apprend. Ce qu'on apprend plus difficilement tout seul, c'est à construire cet objet-là : une bible qui donne envie d'être tenue dans les mains, qui transporte le lecteur, et qui crée une relation de confiance avec un producteur, même quand la réponse est non.

C'est exactement ce qu'on travaille dans **L'Atelier Bible**. Pas un cours théorique sur la structure narrative. Un atelier. On y fabrique une bible, pour de vrai, avec

des gens qui lisent des bibles toute l’année et qui savent en trois pages si ça tient ou si ça ne tient pas. Prochaine session du 1er au 5 juin 2026.